

comme un modèle de grace et de douceur, il disait, en attachant sur elle ses regards satisfaits : « Qui croirait que c'était là *le Dragon de Vincennes* ? »

---

~~~~~

### LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

---

MONSIEUR de Vandermont, l'un des juges les plus distingués des tribunaux de Paris, unissait aux qualités d'un magistrat intègre et éclairé, des talens littéraires qui le faisaient honorer et chérir. De toutes les faveurs dont l'avait comblé la fortune, la plus douce et la plus chère était le fruit d'une heureuse union qui faisait le charme de sa vie. Nisa joignait aux attraits de sa mère, dont elle était l'image fidèle, le son de voix pénétrant, l'égalité de caractère, et surtout la séduisante urbanité qu'on remarquait dans M. de Vandermont. Tant de qualités naturelles se trouvaient embellies dans Nisa par tous les avantages d'une éducation brillante et soignée. Enfin tout en elle semblait

réuni pour faire approuver à ceux qui la voyaient une seule fois, le tendre attachement que lui portait son père.

Nisa avait été passer avec sa mère une partie du printemps à Dijon, auprès d'un oncle de M. de Vandermont, savant respectable, chez lequel se réunissaient chaque jour les gens les plus instruits de cette ville, si féconde en grands hommes. Dans cette société, composée de sages et de sophistes, il s'élevait de fréquentes discussions sur l'immortalité de l'âme. Elles frappèrent l'imagination ardente de Nisa, qui, n'étant plus sous l'égide paternelle, acheva d'égarer son esprit par la lecture de plusieurs livres qu'elle prenait indistinctement dans la riche bibliothèque de son grand-oncle.

Lorsqu'elle fut de retour à Paris, M. de Vandermont crut s'apercevoir que sa fille était devenue systématique,

et qu'elle faisait l'esprit fort. Il dissimula quelque temps, et voulut d'abord s'assurer de ce changement étrange.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les environs de Paris, M. de Vandermont fit adroitement tomber la conversation sur la nécessité de vivre dans ce monde de manière à retrouver le bonheur dans un autre. Nisa, tout-à-fait égarée par les fausses impressions qu'elle avait reçues, avoua franchement à son père qu'elle croyait que tout périssait avec nous; qu'il ne restait rien de cet être, chef-d'œuvre du Créateur; et que, d'après cette vérité, on était bien dupe de s'imposer des privations, de craindre, dans un autre monde, la punition du mal, ou d'espérer la récompense du bien qu'on avait fait dans celui-ci. Enfin, la jeune philosophe se déclara matérialiste.

M. de Vandermont, renfermant avec prudence dans son sein tout le mal que lui faisait sa fille par une semblable erreur, commença par lui citer mille et mille faits pris dans la nature, consacrés par l'histoire, et rapportés par les hommes les plus éclairés de chaque siècle; il lui fit envisager ensuite tous les malheurs et le bouleversement de l'ordre social que produirait un pareil système; et sans emprunter à cet égard les armes que lui donnaient la morale et la religion, il se borna à retracer à Nisa la sécurité de l'innocent qui périt injustement, la patience et la résignation du malheureux qui souffre, l'espoir consolateur de rejoindre, après la mort, ce que nous avons tant aimé sur la terre; enfin cette douce et inappréciable récompense de nos vertus, cette assurance de jouir dans une autre vie du souvenir honorable que nous

laissons après nous. « Crois-tu, ma Nisa, disait M. de Vandermont, que si quelque jour tu pouvais dire : *« Mon père fut un magistrat irréprochable ; il sut résister à l'or de l'opulence, aux menaces de l'homme puissant : je me glorifie d'être sa fille.... »* Crois-tu que ces mots ne retentiraient pas jusqu'au fond de ma tombe, et ne feraient pas tressaillir mes mânes satisfaits? Tout notre être ne périt donc pas.... »

Comme ils discouraient ainsi, leur promenade les conduisit devant le cimetière d'un village, qu'ils jugèrent, à son aspect, devoir être entretenu avec un soin particulier. Les murs étaient recrépis à neuf; au-dessus s'élevaient des cimes de cyprès et de saules pleureurs. L'entrée était ornée d'un bas-relief en marbre blanc, qui représentait le Temps, dont la faux implacable abattait indistinctement l'humble

violette et le cèdre superbe ; au bas on lisait cette inscription : « *Rien ne lui échappe.* » Une grille peinte en noir, derrière laquelle se trouvait adaptée une double porte en bois de la même couleur, empêchait tout œil profane de troubler le repos de ce lieu respectable, et semblait n'en permettre l'entrée qu'à ceux qui vénèrent la cendre des morts. Autour de l'enceinte régnait une plantation de peupliers qui, par leur doux balancement, et la fraîcheur de leur ombrage, annonçaient que là régnait une éternelle paix. En un mot, tous les dehors de cette dernière demeure des humains piquaient la curiosité, en même temps qu'ils inspi- raient le désir le plus vif d'en connaître l'intérieur.

M. de Vandermont et sa fille, étonnés de trouver au milieu d'un simple village un lieu de repos si habilement

établi, tandis que ceux de la capitale sont la plupart indignes des restes ré- vérés qu'ils renferment, s'informèrent à qui l'humanité devait ce dernier hom- mage. Ils apprirent que cet ancien ci- metière, long-temps exposé, comme tant d'autres, à la violation publique, avait changé de forme, et pour ainsi dire de culte, par la mort de la jeune et belle Stella, fille de M. de Claris, propriétaire du château du village. Depuis que ce tendre père avait perdu cet unique espoir de sa vieillesse, il s'é- tait établi le gardien et le cultivateur du coin de terre où reposait sa fille ; lui-même avait construit de ses mains le tombeau de cet ange de douceur et de beauté, dont il n'avait pu, depuis six ans, se séparer un seul jour. Tous les matins, après avoir pris son seul repas de la journée, il venait s'établir dans ce lieu, dépositaire de toutes ses

affections, l'ornait de fleurs et d'arbustes, inscrivait sur chaque tombe nouvelle ce qui pouvait donner une juste idée de ce qu'elle renfermait, et ne rentrait au château qu'après le coucher du soleil, tenant à la main une fleur cueillie sur la tombe de sa fille, et paraissant heureux d'avoir passé tout le jour auprès d'elle.

Ces renseignemens excitèrent l'étonnement de Nisa et l'admiration de M. de Vandermont, au point qu'ils voulurent absolument connaître ce monument de l'amour paternel. Ils firent demander à M. de Claris s'il voulait donner à deux étrangers, attirés par les dehors de ce touchant asile de la paix, la permission de le parcourir. Aussitôt la double porte s'ouvrit : un vieux domestique, vêtu de noir, parut à la grille, et demanda à M. de Vandermont comment il se nommait.

Celui-ci ajouta à son nom son titre de magistrat, annonça qu'il était avec sa fille; et un instant après ils furent introduits tous les deux dans cet Elysée, dont la culture et les emblèmes prouvaient à quel point la douleur est ingénieuse, et ce que peut sur une âme sensible le souvenir d'un être aimé. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plantes rares, de fleurs variées, et d'arbustes odoriférans, se trouvait rassemblé dans ce lieu de repos. Les murs étaient tapissés d'une verdure perpétuelle; une source d'eau pure s'échappait à travers des buissons de rosiers, et formait un ruisseau limpide qui serpentait et se dérobaient un instant à la vue, pour la flatter plus encore. On eût pris, au premier aspect, ce champ de repos pour un parterre émaillé des plus riches couleurs, et l'on ne pouvait croire qu'elles cachassent

la pâleur de la mort, les regrets et les larmes.

Au milieu de ce cimetière s'élevait un charmant ermitage, dont l'intérieur formait une chapelle où chacun pouvait faire sa prière. M. de Claris en sortit bientôt, et abordant les deux étrangers, il leur dit avec la plus touchante expression : « Vous venez visiter mes ombres chéries ; soyez les bien-venus ! — C'est un père heureux et fier de l'être, répondit M. de Vandermont, qui hésite encore, Monsieur, et n'osé qu'en tremblant se présenter devant vous avec sa fille. — Je le fus comme vous, répartit M. de Claris d'une voix altérée ; tout ce qui peut embellir le titre de père, la nature l'avait réuni dans ma chère Stella..... Maintenant vous voyez tout ce qui me reste d'elle..... » A ces mots, il leur désigna une tombe de marbre bleu-

turquin, sur le devant de laquelle on remarquait une étoile d'or. Cette tombe, modelée d'après l'antique, était entourée d'une haie de rosiers blancs, dont les branches enlacées formaient, à cette époque, au-dessus du monument, un berceau de roses sous lesquelles on lisait cette épitaphe :

*Hic*

*Una ex nobis*

*Cecidit.*

« *Une de nous est tombée là.* »

Autour de ces ingénieuses allégories régnait un massif de lilas et de chèvrefeuilles, qui retombaient en voûte au-dessus d'un banc de verdure placé en face de l'étoile d'or. Auprès coulait une source qui vivifiait les fleurs de toute espèce dont cette délicieuse solitude était parfumée. « C'est sur ce banc, dit M. de Claris, que je viens

me délasser de la culture de cet Elysée; là, contemplant cette étoile d'or qui brille sur l'azur, je crois voir ma Stella monter au ciel, y faire briller l'éclat de ses vertus et de ses charmes. Bien souvent une habituée de ce bosquet, une jeune fauvette vient y faire résonner son ramage : alors je crois entendre la voix ravissante de ma Stella; je tends mes bras, et je crois l'embrasser.... Mais c'est assez vous entretenir de ma douleur, continua M. de Claris, venez, et parcourons ensemble les différens monumens que renferme cet asile. — Permettez-nous, lui dit M. de Vandermont, de ne point quitter ce sanctuaire de l'amour paternel, sans rendre notre hommage particulier aux mânes de la belle Stella.... » En prononçant ces paroles, il cueillit une branche de cyprès, en regardant sa fille, et la déposa sur la

tombe. Nisa, émue, étonnée, détache aussitôt du bosquet une rose blanche, et s'empresse de la joindre à l'offrande de son père.

Ils s'éloignèrent, les yeux longtemps attachés sur ce riche monument, et suivirent M. de Claris, qui les conduisit à travers une nappe ondoyante de seigle en fleur, au milieu de laquelle s'élevait une butte couverte de tous les attributs de l'agriculture. Sur un soc de charrue, qui dominait ce trophée rustique, on lisait ces mots, dont les lettres étaient formées d'épis de froment :

*« Il défricha lui seul deux cents  
arpens de terre. »*

« Là, dit M. de Claris, repose un de mes anciens fermiers. Après avoir desséché un étang considérable dépendant de ma terre, il le mit en culture,

et doubla le prix de sa ferme. J'ai voulu donner à sa mémoire un gage public de ma reconnaissance : tous les ans, au temps de la moisson, je viens, à la tête de sa nombreuse famille, déposer ici la première gerbe de blé que l'on coupe dans le sol immense que fertilisèrent sa patience et son travail..... Venez de ce côté, continua M. de Claris, en leur désignant une autre tombe couverte de verdure, et sur laquelle s'élevaient deux lauriers enlacés. Ici reposent, dans les bras l'un de l'autre, deux frères jumeaux, nés, dans ce village, de pauvres agriculteurs. Tous les deux servaient dans le même régiment ; le tendre attachement qu'ils se portaient, leur avait fait obtenir de leurs chefs la permission de ne jamais se séparer. Dans les dernières guerres d'Allemagne, ils se signalèrent par des prodiges de valeur.

L'aîné, s'étant avancé imprudemment pour s'emparer d'un poste ennemi, fut tout-à-coup investi par douze hulans qui fondirent sur lui. Après en avoir terrassé quatre, il allait enfin céder au nombre, lorsque son frère, l'apercevant, s'élança à ses côtés, et, après le combat le plus opiniâtre, les deux frères jumeaux mettent le reste des hulans en pleine déroute, et ont l'honneur d'apporter un drapeau au quartier-général ; mais les blessures nombreuses dont ils se trouvèrent atteints les firent bientôt succomber à leurs souffrances : ils expirèrent, à une demi-heure l'un de l'autre, dans le même lit, et se tenant constamment embrassés. J'ai obtenu de leur colonel la permission de faire transporter ici leur dépouille respectable, afin de donner, à toute la jeunesse des environs, un exemple de l'héroïsme et de l'amitié

fraternelle. Ces deux lauriers enlacés en offrent l'heureux emblème, et au bas j'ai gravé moi-même ce que vous lisez :

*« Nés tous les deux ensemble, ils moururent de même. »*

« Mais quelle est, demanda Nisa, cette tombe modeste au bas d'un saule pleureur, et sur laquelle est un bouquet de fleurs nouvelles? — C'est, répondit M. de Claris, la dernière demeure d'une femme charmante qui fut autrefois dame de ce village. Tout ce que la grace, la fraîcheur d'idées et l'amabilité peuvent offrir de charmes, la nature l'avait rassemblé dans cet être adorable. Privée par le destin du bonheur d'être mère, elle s'en vengea constamment en s'établissant l'amie indulgente et tutélaire de la jeunesse. Jusque dans un âge très-avancé, son

plus grand plaisir fut toujours de se voir entourée d'une troupe folâtre qui lui rappelait le printemps de sa vie. Elle participait à leurs jeux, s'amusait de leurs folies, riait de les voir rire, composait en un mot son bonheur de celui de tous les autres. Aussi la fin de sa carrière fut-elle exempte d'infirmités et de soucis. Elle a quitté ce monde en souriant, et les derniers mots qui expirèrent sur ses lèvres paisibles, étaient encore une chose aimable..... Elle revit dans une nièce chérie, son élève et sa fille adoptive, qui souvent vient sur sa tombe s'entretenir avec celle qu'elle nommait sa seconde mère. C'est elle qui ce matin a déposé là ce bouquet dont la fraîcheur et la variété donnent une juste idée de celle dont il couvre la tombe. L'époux de cette nièce chérie, homme de lettres, a composé cette épitaphe latine :